Les situations de tensions professionnelles qui conduisent aux pathologies de souffrance au travail ont fait l'objet d'études dans nos publications syndicales. Comment sortir du paradoxe d'une situation très fortement dégradée et de l'absence de traduction en mouvement collectif visant à la dépasser ?

Formulons l'hypothèse que les analyses globales proposées par le syndicat sur les évolutions du travail ne trouvent pas ou peu d'échos dans la profession car elles méconnaissent le travail dans ses aspects microscopiques. Pour étayer ce propos, empruntons quelques enseignements de l'ergologie. Le travailleur, mobilisé comme sujet et acteur, fait des choix, selon des critères de qualité, des valeurs, de son idée du « beau travail ». Il mobilise des marges de manœuvre et finalement, ne fait jamais exactement ce qu'on lui demande. En réinterprétant les consignes et en réalisant un travail qui comporte toujours une part d'imprévisible, il n'est jamais dans l'application mécanique d'une prescription. Il n'en sort pas indemne non plus à cause du déni qu'a l'institution de cette intelligence au travail.

Syndicalement, nous avons du mal à nous emparer de ces résistances informelles, individuelles ou collectives qui constituent pourtant le creuset où se construit la cohésion de nos professions. C'est ce travail de renormalisation des règles prescrites qui rassemble, donne des perspectives émancipatrices au travail.

C'est ainsi qu'au S3 de Dijon, avec l'équipe de militants du chantier travail de l'institut de recherche de la FSU, nous sommes allés questionner le travail dans ses aspects les plus invisibles. A se saisir du réel de l'activité pour réfléchir à tous les niveaux, local, départemental, académique à des formes renouvelées d'action syndicale localisables en temps et en lieux, c'est tenter de comprendre le travail pour le transformer. Mais la vie militante, centrée sur des questions d'emplois ou plus globales ne permet pas qu'on prenne à bras le corps la question du travail dans toutes ses dimensions. Cela reste une activité périphérique de notre syndicat qui n'a pas la place centrale qu'elle devrait occuper et qui n'est pas pensée stratégiquement avec les autres composantes de l'action syndicale auxquelles nous sommes habitués et que « *nous savons bien faire* ». Nous en payons le prix fort par notre incapacité à mobiliser les collègues sur les revendications qu'ils se donnent. C'est une des raisons pour laquelle nous laissons, bien malgré nous, le métier et ses acteurs se faire maltraiter.

S3 DIJON